

## ABONNEMENTS

## LYON

Un an . . . . . 7 fr.

Six mois . . . . . 4 »

## DÉPARTEMENTS

Un an . . . . . 9 fr.

Six mois . . . . . 5 »

## ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

## LA VÉRITÉ

## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

## AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

## LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(14<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N°)

Il est manifeste que Socrate croyait aux dieux; il s'est défendu de l'accusation de n'y pas croire. « N'est-il pas vrai que j'admets des démons enfants des dieux? dit-il à Mélitus, et qui pourrait croire qu'il y a des enfants des dieux et qu'il n'y a pas de dieux! » (Apologie.) Socrate croyait aux inspirations, soit en songe, soit pendant la veille. Il dit dans le Criton qu'il a vu en songe une belle femme... D'après sa prédiction, qu'il trouve très claire, quoique énigmatique, il doit mourir dans trois jours.

« L'âme a une puissance prophétique. » (Phèdre.)

Socrate dit à Diotime : « Dieu ne se manifeste point immédiatement à l'homme; c'est par l'intermédiaire des démons que Dieu commerce avec les hommes, soit dans la veille, soit pendant le sommeil. Celui qui est savant dans ces choses est un démoniaque ou inspiré... » (Le Bouquet.)

Nous savons que, averti par une voix, il exerçait une sorte de divination; aussi Hésiode lui disait : « Il semble que tu rendes des oracles comme les inspirés » (Cratyle) (c'est-à-dire comme ceux qui parlent sous l'influx divin). Ces inspirés disaient des choses vraies et belles, de l'aveu de Socrate et Platon, qui, sachant aussi qu'ils prédisaient des choses vraies, disait cependant : « Ils ne savent aucune de celles dont ils parlent. » (Ménon.)

J'ai reçu de Dieu, disait Socrate, un présent précieux, qui depuis mon enfance ne m'a pas quitté; c'est une voix... Accusé d'introduire de nouvelles divinités, il s'en plaint : « Est-ce donc, dit-il à ses juges, parce que j'entends une voix qui m'avertit? » Il n'a rien dit de nouveau... On consulte le chant des oiseaux, les paroles inopinées, le bruit du tonnerre, qui est certainement un grand augure... « C'est par la voix que la Pythie rend ceux qu'elle tient des dieux. » Si les dieux communiquent avec les mortels par ces divers moyens, ils le peuvent aussi par des voix... « Que les dieux connaissent l'avenir et le révèlent à qui il leur plaît, tout le monde le dit et le croit de même que moi. » Il va plus loin; n'ignorant pas que quelques-uns regardaient cela comme naturel, il dit : « Qu'on appelle augure, paroles

fortuites, présages de devin, ce dont ils tirent ces connaissances, moi je l'appelle dieu ou démon, et je pense m'expliquer d'une manière plus vraie que ceux qui attribuent aux oiseaux un don propre aux dieux. » (Xénophon, Apol.)

Ce que rapportent Xénophon, Simmias, de cette voix, prouve que celle que Socrate croyait entendre ressemblait à un phénomène, dont le moyen-âge et les siècles suivants offrent plusieurs exemples (1).

« Tout ce que je viens de dire, disait Socrate, il me semble que je l'entends, et le son de ces paroles résonne si fort à mon oreille qu'il m'empêche d'entendre tout ce qu'on me dit ailleurs... » « Ecoutez-moi en silence, disait-il à Phèdre, ce lieu a quelque chose de divin, et si les nymphes qui l'habitent me causaient quelque transport frénétique, il ne faudrait pas s'en étonner. » (Phèdre.)

Il dit ailleurs : « J'ai senti le signal qui m'est familier, j'ai cru entendre une voix qui me défendait de partir. » N'ayant pas vu d'apparitions, il ne pensait pas que les dieux apparussent, mais il écoutait attentivement ceux qui disaient avoir entendu une voix, et les questionnait avec empressement. Il dit ailleurs qu'il ne peut être compté pour un sage, rien ne vient de lui. (Apolog.)

Ceux qui l'approchaient s'apercevaient de ses colloques, car il s'isolait pour être tout entier à la voix qui lui parlait; il s'arrêtait, et ses disciples de dire alors : « Ne le troublez pas, ne vous occupez pas de lui... » — Plusieurs autres passages prouvent ainsi que Socrate était convaincu qu'un génie lui parlait, et que ses disciples partageaient ses convictions.

Ce fut au siège de Polidie que se manifesta plus évidemment cet état qui ressemble à l'extase. On trouva un jour Socrate debout dès l'aurore, regardant fixement le soleil, et comme un aliéné, ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui. Des soldats l'examinèrent, il garde toujours la même posture. Au lever du soleil, le lendemain, c'est-à-dire après vingt-quatre heures ainsi écoulées, Socrate fit à l'astre du jour un profond salut et se retira à pas lents. Depuis cette époque, il s'arrêtait souvent en marchant et il s'interrompait en parlant, entendant, disait-il, la voix d'un dieu ou d'un démon qui lui parlait. — Un jour il emmène Aris-

(1) Jeanne d'Arc, le Tasse, Cardan, une foule d'autres et tous nos médiums auditifs.

todème pour souper chez Agathon; tout-à-coup à la porte d'une maison voisine, et quelques instances qu'on lui fasse, il refuse d'assister au banquet auquel lui-même avait convié Aristodème... — Ce dernier dit à Agathon, qui insistait pour le faire entrer : « Laissez-le donc, il lui arrive souvent de s'arrêter ainsi. » — Un jour il s'agissait de passer l'eau, Socrate refuse : « Je sens, dit-il, le signal divin qui m'est familier, qui m'arrête... » — Ce signal ne l'engageait pas à faire quelque chose, mais souvent il l'empêchait d'agir. « La faveur céleste m'a accordé un don merveilleux, disait souvent Socrate, c'est une voix... qui me détourne des actions périlleuses ou mauvaises. » — Charmide lui communiquait un jour le dessein qu'il avait de disputer le prix de la course aux jeux de Némée; de suite la voix parle à Socrate pour l'en dissuader; Charmide n'en tint compte, mais Socrate disait depuis : « Vous pouvez lui demander ce qui lui arriva; la chose le mérite bien. » — Timarque ayant comploté de tuer Nicias, Socrate, qui l'ignorait, entend la voix : « Ne sors pas, dit-il, je suis le signal accoutumé. » — Timarque se rassied; s'étant levé un instant après, la voix se fait encore entendre; à la troisième fois Timarque sortit, mais il allait à la mort.

Les prédictions de la voix de Socrate sont innombrables.

Je ne puis compter pour un sage, disait-il; — je ne produis rien de moi-même, mais ceux qui m'approchent, d'ignorants qu'ils sont, si le Dieu les assiste, font des progrès qui les étonnent. Ce qui est sûr, c'est qu'ils n'ont jamais rien appris de moi. — Il y avait des gens que l'Esprit repoussait, et d'autres auxquels il suffisait d'habiter la même chambre, — que dis-je, — la même maison que Socrate, pour être instruits; si cela plaisait au dieu, en peu de temps ils faisaient d'immenses progrès. — Socrate disait un jour à Criton : « Il me semble que j'entends tout ce que je viens de te dire, comme les Corybantes croient entendre les concerts et les flûtes. » Le son de toutes ces paroles résonnait si fort en lui qu'il l'empêchait d'entendre tous les autres bruits. — Cette voix le détournait de se rendre aux assemblées... — « Ce qui m'en empêche, Athéniens, disait-il, c'est je ne sais quelle voix divine ou démoniaque, dont vous m'avez si souvent ouï-parler... » — Ainsi averti par la voix il était impossible de lui faire changer de détermination. Le génie qui le conseillait parfois dans l'intérêt de ses amis, le faisait non seulement pour de graves intérêts, mais pour ceux d'une bien moindre importance. — Socrate avec Théocrite, Simmias et plusieurs autres, montaient un jour ensemble une rue d'Athènes; ils parlaient avec feu, quand Socrate s'arrête tout-à-coup, puis s'en va tout court par une autre rue, en appelant ses compagnons qui marchaient devant... — L'Esprit, leur dit-il, défend d'aller par là. — Les uns continuèrent leur chemin, d'autres suivirent Socrate; mais quand les premiers furent arrivés devant le palais de justice, ils rencontrèrent un grand troupeau de porcs si serrés et si couverts de fange, que, ne pouvant s'en détourner, les uns tombèrent, d'autres furent froissés par ces animaux; tous furent couverts d'ordures. — Charillus, en racontant cette aventure, fit beaucoup rire ceux qui avaient suivi Socrate; tous s'émerveillèrent de ce que, même dans les petites choses, la divinité ne l'abandonnait jamais (Plut., De gen., Soer.). — Ce génie qui l'assistait envoyait à dis-

tance, même à travers les murailles, dans un rayon plus ou moins étendu, ses divines influences.

Ce personnage que l'épicurien Zénon avait surnommé le bouffon d'Athènes, tandis que l'oracle de Delphes le proclamait le plus sage des hommes, qui répétait sans cesse devoir tout à une voix divine, fut accusé au dix-septième et au dix-huitième siècle de supercherie. Mais comment l'admettre chez cet homme simple comme un enfant, sans ambition, et bizarre pour qui ne le connaissait pas? A quoi lui eût servi cette imposture? quel profit en obtenait-il? Expliquerait-elle les prévisions de l'avenir, la connaissance des choses cachées? Les anciens reconnaissaient un génie protecteur, non-seulement pour les Etats, pour les villes, mais pour chaque individu; génie qui se rendait visible quelquefois. Socrate ne voyait pas le sien, mais il l'entendait; aussi, quand quelqu'un parlait de voix entendues, il s'en informait avec soin. Il est loin d'être le seul chez les anciens qui ait parlé aux génies, à des Esprits : Pythagore, Julien, Jamblique, Plotin, Appollonius, le faisaient comme lui. — Chez nous Jeanne d'Arc, Luther, Cardan Savonarole, Swedenborg, le Tasse, peut-être madame Guyon, et mille autres, comme Socrate, ont cru à un Esprit leur révélant le présent et l'avenir, leur dictant une doctrine. Aujourd'hui de pareils exemples foisonnent, et nous en connaissons intimement qui, dès leur enfance, ont une voix qui les avertit de quelques dangers et les détourne de leur chemin, lorsqu'il doit arriver un accident. Les médiums auditifs entendent non-seulement la voix de leur Esprit protecteur, mais encore celle très distincte d'Esprits étrangers. C'est un fait que la pratique du spiritisme a mis sous un jour éclatant.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

## LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(13<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N<sup>o</sup>)

Nous venons de citer un fait qui prouve bien de la part de Swedenborg une faculté de double vue; mais comme on en a tant vu dans le magnétisme, et qu'on veut en faire une faculté purement humaine, s'exerçant sans le concours d'agents spirituels (ce que, par parenthèse, nous croyons impossible), voyons d'autres faits qui établissent clairement le concours des Esprits et la communication du voyant suédois avec le monde invisible.

La veuve du ministre de Hollande à Stockholm, madame de Marteville; priée par un créancier de régler une dette, se rappelait parfaitement que cette dette avait été payée par son mari; mais elle ne pouvait en retrouver la quittance. Il s'agissait d'une somme de vingt mille florins de Hollande, et madame de Marteville était d'autant plus émue de la réclamation qu'elle se voyait à peu près ruinée, si elle était obligée de fournir cette somme, qu'elle se souciait peu d'ailleurs de payer une seconde fois. Qu'en arriva-t-il?

Elle se rencontre avec Swedenborg, et, huit jours après, elle voit dans un songe ou en réalité feu M. de Marteville qui lui indique le meuble où se trouve la quittance avec une épingle à cheveux garnie de vingt diamants, qu'elle croyait perdue aussi.

On le sent, dit M. Matter toujours prudent, pour voir clair

dans le fait, il faut laisser là suppositions, erreurs et broderies; tout cela, né de cette prodigieuse fécondité de l'esprit humain, qui est sa gloire et son orgueil, qui se ferait admirer davantage si elle se mettait plus au service de la raison et de la vérité qu'à d'autres; tout cela, dis-je, ne mérite pas un examen plus prolongé. Voyons donc ce qu'il y a de vrai dans cette affaire, et pour cela écoutons le témoin le plus sûr, le mieux instruit et le plus véridique. Ce témoin, c'est évidemment l'homme qui aurait dû payer, si la quittance ne s'était pas retrouvée, le second époux de madame de Marteville, le brave général d'E., qui est d'autant plus digne de notre confiance qu'il ne se montre ni l'ami, ni l'ennemi de Swedenborg.

Le voyant était mort depuis trois ans. Un savant ecclésiastique écrivit à madame de Marteville, pour savoir ce qu'il devait penser de la fameuse légende. Madame de Marteville étant souffrante, le général, son mari, fit au ministre la réponse qui suit :

*Lettre du général D'E.*

« G..., le 14 avril 1775.

« Très vénérable, très savant et très honoré monsieur le Pasteur,

« Une indisposition prive ma femme du plaisir de répondre elle-même à la lettre de votre révérence, et m'impose l'agréable obligation de vous raconter dans sa véritable connexion une histoire qui paraît vous intéresser si vivement. De même qu'il arrive difficilement un fait réel auquel le récit ne mêle pas d'inexactitude, cela est arrivé aussi à ce sujet. Voici le fait :

« Environ un an après la mort de M. de Marteville, ma femme eut l'idée de faire visite au célèbre M. de Swedenborg, qui était alors son voisin à Stockholm, afin de connaître de plus près une si rare merveille du genre humain.

« Elle communiqua ses sentiments de curiosité à plusieurs de ses amies, et la partie fut convenue à jour fixe. Ces dames furent toutes admises. M. Swedenborg les reçut dans un fort beau jardin et un magnifique salon, qui était voûté et garni, au milieu du toit, d'une fenêtre par laquelle, d'après son assertion, il avait coutume de s'entretenir avec ses amis, c'est-à-dire les Esprits. »

On voit ici pour quelle habitation le voyant avait à s'inquiéter, deux années auparavant, lors de l'incendie de Stockholm. Mais revenons à la lettre du général.

« Entre autres discours ma femme lui demanda s'il n'avait pas connu M. de Marteville; à quoi il répondit qu'il n'avait pas pu le connaître, par la raison qu'il avait passé lui-même à Londres presque tout le temps pendant lequel ce seigneur avait été ministre de Hollande, près la cour de Stockholm.

« Il faut que je dise ici, en passant, que l'histoire des vingt-cinq mille florins de Hollande (remarquez qu'ils n'avaient pas été redemandés jusque-là) est parfaitement en ce sens, que ma femme était recherchée à ce sujet et n'avait pas de quittance à présenter. Toutefois, dans la susdite visite, il ne fut point fait mention de tout cela.

« Huit jours après, feu M. de Marteville apparut en songe à mon épouse et lui indiqua, dans une cassette de façon anglaise, un endroit où elle trouverait non-seulement la quittance, mais encore une épingle à cheveux avec vingt brillants, et qu'on croyait également perdue.

« C'était environ à deux heures du matin. Pleine de joie, elle se lève et trouve le tout à la place indiquée. S'étant recouchée, elle dormit jusqu'à neuf heures du matin. Vers onze heures M. de Swedenborg se fait annoncer. Avant d'avoir rien appris de ce qui était arrivé, il raconta que, dans la nuit précédente, il avait vu plusieurs Esprits et entre autres M. de Marteville.

« Il aurait désiré s'entretenir avec lui, mais M. de Marteville s'y était refusé par la raison qu'il était obligé de se rendre auprès de sa femme pour lui faire une découverte importante, d'autant

plus qu'il quitterait, après cela, la colonie (céleste) où il se trouvait depuis un an et passerait dans une autre beaucoup plus heureuse.

« Voilà les véritables circonstances de ce qui est arrivé à mon épouse, à l'égard de la quittance et de M. de Swedenborg. Je ne me hasarde pas à pénétrer les mystères qui s'y rencontrent. Ce n'est pas non plus ma vocation. J'ai dû raconter simplement. Ce devoir, je l'ai rempli, et je m'estimerai heureux si j'ai répondu aux désirs de votre révérence.

« Mon épouse se recommande à vous. Je suis avec respect, de votre révérence, le dévoué serviteur.

D'E. »

Ainsi Swedenborg n'a jamais été prié d'indiquer la cachette de la quittance. Il n'a pas même entendu parler de cette affaire avant qu'elle ne fût terminée. Tout ce qu'il a fait, c'est ceci : à la demande de M<sup>me</sup> de Marteville, s'il avait connu son mari, il avait répondu que non.

Est-ce tout? Pas précisément. Dans le récit du général, l'indication de l'endroit où se trouvait la quittance dont la recherche agitait l'esprit de madame de Marteville, a eu lieu dans un songe de cette dame. Et rien de plus naturel dans sa situation qu'un songe sur la quittance et même la vue d'un endroit quelconque de sa maison où elle doit se trouver. Au premier aspect, le général d'E. a donc l'air de ne rien admettre d'extraordinaire du tout dans l'anecdote qu'il raconte. Toutefois, il rapporte, comme un fait qu'il ne lui convient pas de discuter, le récit que Swedenborg, avant que d'avoir entendu parler du songe, fait de son entrevue avec M. de Marteville dans le ciel. Et c'est ici que nous en venons au rôle sérieux du voyant dans l'affaire de la quittance.

Swedenborg avait pris, dans une question de la veuve, à savoir s'il avait connu son mari, le désir de faire connaissance avec Marteville dans l'autre monde. Il était allé le voir où il se trouvait. Il n'avait pas pu le fixer pour un entretien, et avait été prié par lui d'agréer pour excuse la nécessité où il était de se rendre dans le moment même auprès de sa femme pour lui porter une indication très-importante.

C'est là un bien petit rôle. Il est même tout négatif en apparence; mais en réalité, si tout y est authentique, il établira que Swedenborg allait visiter, dans les quartiers de l'autre monde, toutes les personnes auxquelles il désirait parler.

Telle était, en effet, son ambition réelle. Il n'avait pas celle d'aller inconsidérément dans tout l'univers, n'importe où; mais il avait celle de pouvoir chercher dans les régions des Esprits et des anges tous ceux qui pouvaient l'instruire, d'y nouer des entretiens avec eux, en un mot de parler soit à ses amis défunts, soit aux personnages avec lesquels il avait fait connaissance dans les annales de l'humanité, comme un homme parle avec un autre homme.

En apparence, son passe-port était limité aux cieux et aux enfers, et la terre était exceptée de cette façon de voyager si facile et si rapide. Mais en réalité il n'en était rien. Chaque habitant de la terre, nous dit-il, ayant dans l'autre monde son Esprit ou son image, Swedenborg pouvait, quand il le voulait, y aller s'entretenir avec l'image ou l'Esprit de la personne qui l'intéressait, tandis qu'il n'aurait pu aborder la personne elle-même, sur la terre qu'elle habitait, qu'en se soumettant aux lois communes à tous les voyageurs qui circulent sur notre globe. Ce qui nous fait un peu défaut à cet égard, ce n'est pas l'opinion des contemporains de Swedenborg, c'est celle de ses compatriotes, ses vrais juges. En effet, on ne voit pas suffisamment celle de la Suède philosophique représentée par l'Université d'Upsal et l'Académie de Stockholm. Tout le monde nous parle de Swedenborg, le roi, la reine, le premier ministre, les états, le clergé, des généraux, des conseillers de l'empire: seuls les philosophes et les académiciens chargés d'éclairer tous les autres gardent le

silence. On voit que les corps savants sont tout aussi arriérés et inutiles qu'en France.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### UN ÉPISODE DE LA VIE. (1)

(Fin)

Cet homme se recoucha, non dans sa chambre, mais dans celle de son frère, pensant qu'il serait plus à portée d'ouvrir prestement la porte. Il prêtait l'oreille au moindre souffle, et il n'y eut plus pour lui de repos possible ; chaque murmure de la brise matinale agitant alors les chassiss de la fenêtre, semblait lui crier comme la voix qui poursuit Caïn : — Homme ! où est ton frère ?

Quand le jour parut, l'Esprit du noyé se précipita sur son frère lorsqu'il le vit sortir en hâte de sa maison, le visage empreint d'une pâleur mortelle. Ces bras sans corps auraient voulu se jeter à son cou ; cette voix sans son aurait voulu lui crier : Frère, mon unique frère, pardonnons-nous mutuellement, — mais il n'était plus temps ; la mort s'était interposée entre eux et avait pour toujours fermé toute voie à la réconciliation.

L'âme traversa la première clarté du jour avec la même rapidité que les ombres de la nuit ; le bruit matinal de la vie matérielle commençait déjà à troubler la tranquillité de la grande cité ; cependant dans certaines rues écartées régnait encore la fraîcheur et le calme de la nuit. Dans une des plus obscures de ces rues que la pauvreté semble visiter comme un spectre, l'Esprit de Tristan pénétra dans une chambre du dernier étage.

Elle était occupée par une jeune femme, qu'en ce moment on n'aurait pas prise pour telle, car la fraîcheur de l'adolescence ne colorait point ses joues pâles et défaites ; elle s'était jetée sur son lit tout habillée, après une longue veille, ce qu'indiquait le dernier reste d'une chandelle dont la lumière mourante se mêlait encore au jour naissant.

— Elle peut dormir encore ! soupira l'Esprit : et dormir d'un sommeil si paisible, si profond et si heureux ! Ah ! son cœur, à cette heure, ne conserve déjà plus aucun souvenir de Tristan !

Et ce n'était pas vrai ; car sur une petite table était la lettre qu'elle avait écrite durant cette longue veille, veille dont les heures cependant étaient si précieuses pour elle, après les fatigues de toute une journée consacrée au pénible travail de l'enseignement.

— Pourquoi m'avez-vous quittée ainsi courroucé contre moi ? — disait ce muet souvenir d'affection. O Tristan, délice de mon cœur, ma seule consolation dans ce monde, comment pouvez-vous dire que je ne vous aime pas ? Faut-il donc que je vous répète sans cesse combien depuis tant d'années mon âme vous a été entièrement consacrée, comment, depuis l'enfance à la jeunesse, j'ai vécu avec la seule pensée de me rendre digne de vous, comment j'ai traversé les changements d'état, les découragements, la douleur avec un cœur pur et fort, soutenue par le seul espoir d'être un jour votre femme ; et cependant, lorsque vous m'avez proposé de pendre ce titre béni, parce que j'ai osé résister au cri de votre désespoir, vous dites que je ne vous ai jamais aimé ! Quelles furent vos paroles ? « Madeleine, le monde et le destin sont contre nous ; défions-les, épousons-

nous et mourons. » Et parce que j'ai hésité, vous avez pris ce refus non comme une preuve d'un prudent amour, mais comme l'indice d'un froid dédain.

« Tristan, vous avez dit que je vous méprisais parce que vous étiez pauvre ! Mais je ne veux plus penser à ces paroles amères, filles du désespoir ; écoutez-moi, cher ami ! Si pour avoir une seule maison et un seul nom à nous deux, la pauvreté nous oblige à attendre que nos cheveux blanchissent, j'attendrai, je travaillerai jusqu'à la vieillesse pour mourir votre fiancée plutôt que d'épouser l'homme le plus riche et le plus grand de toute l'Angleterre. Et vous, Tristan, prenez courage ! La vie n'est pas sans espérance pour ceux qui ont jeunesse et santé ; je veillerai sur vous, je vous verrai vous relever pas à pas dans le monde ; mon amour réjouira votre cœur et vous donnera chaque jour de nouvelles forces, vous ne pouvez manquer de réussir, vous réussirez. Mon bon ami, mon véritable ami ! Vous ne savez pas combien l'amour est fort, combien il peut souffrir et vaincre ; venez demain près de moi, pardonnons-nous l'un et l'autre : je sais que je vous suis chère, mais vous êtes tout pour moi, Tristan, tout pour le cœur de Madeleine. »

Un déchirement de désespoir plus terrible que tout ce que le cœur peut comprendre, que tout ce qu'une langue humaine peut décrire, se fit sentir convulsivement à la forme aérienne de l'Esprit. Le terme de son excursion était arrivé ; il se sentit entraîné au milieu d'un tourbillon d'obscurité et d'éclairs au plus profond de la demeure des morts. Un sentiment d'immense angoisse s'empara de son cœur et l'enchantement fut rompu.

Tout cela avait été un rêve.

Tristan s'éveilla et se retrouva, au point du jour, gisant sur le parapet du pont.

Humilié et attendri comme un enfant, cet homme orgueilleux laissa ses larmes déborder et couler jusqu'à terre, et il bénit le sommeil qui, avec son rêve étrange et mystérieux, l'avait préservé du crime de suicide.

Tristan se dirigea tout droit chez lui. Sous le vestibule était debout son frère qui poussa un cri de joie en le voyant et courut à sa rencontre.

— Où étiez-vous donc, paresseux ? je me suis tourmenté comme un niais à cause de vous.

Tristan reçut de son frère et lui rendit une chaude étreinte de main, tandis qu'un tremblement agitait ses lèvres. La querelle fit place à la paix et à la concorde entre les deux frères ; l'un et l'autre avaient reçu cette nuit-là une sévère leçon.

Tristan trouva chez lui un message de la part du riche monsieur, lequel obligea le hautain jeune homme à s'écrier avec émotion : « Pardon, ami. »

Le soir, les deux bras de Madeleine entouraient le cou de Tristan, et leurs larmes se confondaient en tombant sur sa poitrine. Mais à leur joie se mêlait un calme grave et solennel annonçant qu'un grand changement s'était opéré en lui.

Quelques années après, Tristan se promenant un jour sur les rives du fleuve avec sa femme, lui raconta son rêve étrange.

Madeleine dans sa sainte et féminine bonne foi, n'en douta pas un instant : et tandis qu'elle se serrait contre son mari ne pouvant retenir un frisson, ses yeux étaient levés au ciel et ses lèvres murmuraient une prière. — La vie est pleine de mystères ! — dit-elle.

(Annali dello Spiritismo in Italia. — Turin, 1864, 8<sup>e</sup> livraison. — Traduction de l'Avenir.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V<sup>o</sup> TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE GUIRE, 10.

(1) Voir le dernier numéro.